

Les Verreries de POINTIS-MERCENAC

Ce fut autrefois un pays de forêts et de loups. Ses immenses collines de grès rendaient peu hospitalière la région septentrionale du Saint-Gironnais, mais n'en accueillait pas moins, dès les débuts du XVII^{ème} siècle, une bonne vingtaine de verreries au bois avec les gens qui les exploitaient. Les familles des Verbizier, composées de gentilshommes-verriers venus de la vallée du Lot, y fabriquaient, avant même les années 1600, flacons, burettes et porons, que des colporteurs vendaient sur les marchés locaux. Puis d'autres gentilshommes-verriers, issus du comté de Foix, les rejoignirent, tant les grandes forêts offraient de la place, du bois de chauffe et du travail pour tous.



Vue actuelle de l'ancienne verrerie de Robert

Il semble que Clovis de Robert du Falga ait été indirectement à l'origine de la première verrerie de Pointis, située sur la paroisse de Mercenac en Couserans (aujourd'hui appartenant à l'Ariège occidentale). Né aux verreries des Garils à Gabre, en Comté de Foix, il les quitta vers 1680 pour les régions plus humides et plus boisées de l'ouest pyrénéen. Il y créa la verrerie de Mauvezin de Sainte-Croix sur les pentes du mont Cabanère. Puis, son fils Robert afferma les bois du vicomte de Pointis et Betchat, plus à l'ouest encore, pour y aménager, lui aussi, des fours à verre. Sans doute créa-t-il le hameau de Pointis, où sa postérité fut nombreuse. Or, il fut bientôt rejoint par Abel de Robert de Lafregeyre, venu quant à lui des verreries d'Arfons en Montagne Noire (aujourd'hui dans le Tarn). Lui aussi fit souche nombreuse.

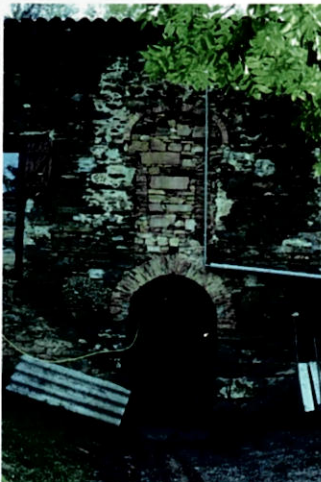
Ces gentilshommes-verriers étaient protestants, ainsi que leurs ouvriers, et le restèrent après la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, même dans les cruelles épreuves. Notamment, la célébration en 1745 de plusieurs cultes clandestins tout près de Pointis attira la répression : elle fut punie de plusieurs condamnations aux galères et par la destruction de toutes les verreries du Couserans ainsi que du Volvestre, avec l'interdiction de les reconstruire. Plusieurs de ces verreries ne s'en relevèrent jamais, celle de Poudelay par exemple; mais Pointis reprit bientôt son activité, concentra plusieurs lignées de gentilshommes-verriers et retrouva pour longtemps la prospérité.

Au début du XIX^{ème} siècle, deux verreries distinctes, appartenant aux Verbizier et aux Robert, animaient le petit hameau industriel. Leurs vestiges subsistent, assez reconnaissables, malgré les transformations successives. Un temple protestant y fut aussi édifié, qu'on peut voir encore, mais converti en habitation, dont Nicole Gaulaz (Verbizier Latreyte) reste aujourd'hui propriétaire. L'aisance acquise sous la monarchie de Juillet permit même aux maîtres verriers de faire bâtir d'élégantes demeures de style néo-classique qui existent toujours. Parmi elles, la maison d'Alexandre de Robert –Bousquet (1814-1882), trisaïeul du signataire du présent mémoire. Né en l'an II et mort en 1878, François de Robert de Lafregeyre fut maire de Mercenac.

La principale verrerie était tenue par les Robert Monner, qui la géraient comme un consortium familial. La volonté de préserver la tradition des gentilshommes-verriers y était si forte que les mariages se nouaient toujours entre les trois mêmes familles nobles et que les verriers coupables de mésalliance avec une roturière s'en voyaient éliminer. Puis, par mariage, la succession à la tête de la verrerie passa aux Robert de Lafregeyre.

Cependant, bon nombre de maîtres-verriers n'habitaient Pointis que pour la campagne d'hiver et séjournaient l'été à Gabre (Ariège), qui restait à l'époque le sanctuaire des Robert. Ceux-ci possédaient donc deux maisons à cinquante kilomètres de distance. C'était le cas notamment d'Alexandre de Robert-Bousquet, qui se partageait entre Pointis et Comavère, ou bien de Théophile de Robert-Bousquet, qui vivait tantôt à Pointis et tantôt au Claux (dans la commune de La Bastide de Sérou). Les correspondances qu'on a gardées témoignent des échanges entre les jeunes, travaillant au verre à Pointis-Mercenac, et les anciens, restés dans les vieilles demeures de Gabre ou La Bastide. Parfois elles annoncent de terribles nouvelles: la mort soudaine des enfants, sans qu'on ne sache plus aujourd'hui qui c'était.

A partir du Second Empire et surtout de 1882, les affaires périclitèrent. Les pays de Foix et de Couserans se dépeuplaient pour les villes, en perdant à la fois leurs meilleurs ouvriers et leur clientèle locale. La concurrence des verreries au charbon, implantées dans les villes, faisait du tort. Et la crise économique de 1882, surgie d'une spéculation boursière et d'un krach financier, entraîna la « grande dépression », laquelle fit disparaître en Europe beaucoup de petits ateliers. D'abord on diminua les effectifs, en priant les jeunes gens d'aller ailleurs. Ce fut le cas de Léopold de Robert-Bousquet, né à Pointis en 1846 et fils d'Alexandre, qui dut s'expatrier pour les verreries de Moussans, dans l'Hérault. La verrerie des Robert de Lafreyre ferma définitivement en 1883, non sans que ses co-propriétaires aient eu entre eux maille à partir pour la dévolution des actifs. Léon de Grenier-Lalée de Magnoua fut appelé en arbitrage, selon ce que nous révèle une lettre de Pointis retrouvée, un siècle plus tard, dans une Bible de Neufchâtel.



Entrée du four de refroidissement qui passait sous la maison pour la réchauffer l'hiver

Une autre lettre, signée d'Alexandre de Robert et datée du 6 mars 1881, nous apprend qui commandait à l'époque finale la grande verrerie. « Il me tarde, écrivait-il, de savoir si Joël et Eugène ont fait four mort ». Ces deux personnages seraient, semble-t-il, deux frères, à savoir François-Joël et Paul-Eugène de Robert de Lafreyre, nés tous deux en 1825, de Jean de Robert Lafreyre et d'Elisabeth de Grenier-Niger.

La verrerie des Verbizier-Latrete persévéra jusqu'à 1900. A sa fermeture, l'arrière-grand-père du président actuel de la Réveillé dut aller souffler le verre à Bordeaux. Parmi tous les descendants des gentilshommes-verriers de Pointis, certains restèrent verriers un temps, d'autres optèrent pour la fonction publique, en se faisant instituteurs ou agents des colonies.

Quelques uns se convertirent au commerce du verre, comme les frères Charles et Louis de Verbizier-Latrete, qui tinrent à Toulouse un magasin de verreries médicales. Ce Charles de Verbizier a laissé un nom dans l'histoire, en étant l'ami de Jean Jaurès et en ralliant le parti communiste français au congrès de Tours, en 1920.

Samuel de Verbizier-Latrete, fonctionnaire des colonies, mais décédé à Pointis, était le père d'Eugène de Verbizier, artisan doreur à Paris, qui présente ci-dessous les mémoires de sa jeunesse à Pointis. Mais tout ceci n'est plus qu'une légende. Le dernier des Robert de Pointis, instituteur à Betchat, est mort en 2000. Et les derniers Verbizier de Pointis vivent désormais à Paris ou Toulouse. Personne au pays ne porte plus les noms des grands ancêtres.

Michel Bégon de Robert (mai 2009)

Pointis 1937- 1939



Verrerie de Robert (vue de dos)

Septembre aux ciels d'infinis qui, déjà, se voilent là-bas, sur la chaîne...Septembre où le lézard paresse sur le mur du jardin, où Minet s'étire langoureux, l'œil vague...Septembre, souvenir de la treille aux grappes dorées et aux guêpes vaillantes...Septembre où on se laisse enivrer de vent à l'approche d'un ciel noir annonciateur d'orage...Septembre au vent frisquet de l'automne où la châtaigne et le stère de bois se marient si bien sous la braise...Septembre, septembre...

- « *Allons, allons, soit raisonnable que diable...tu es un grand garçon* ». J'en étais là de mes tourments...quand je vis la porte imposante et sévère du collègue s'ouvrir comme par enchantement. Était-ce un rêve ? Non. Après un conciliabule de bienvenue, Monsieur le Principal nous reçut fort civilement en nous invitant à prendre place. Le bureau, près de la fenêtre est encombré de dossier, livres et cahiers. A l'opposé, dans le fond de la pièce, une haute bibliothèque laisse entrevoir des rayons de livres aux couleurs chaudes estompées dans la pénombre. Était-je en droit de savoir « *qu'une bonne bibliothèque offre ses secours à toutes dispositions de l'âme* » comme le note **Talleyrand** dans ses mémoires en décrivant la grande bibliothèque de St Sulpice ? Non, bien entendu, mais l'intimité de la pièce s'imprègne peu à peu en moi et je ne vois plus que monsieur le principal, jonglant avec son stylo à plume or brillant par éclats vifs sous les reflets de la lampe à l'abat-jour opalin vert qui renvoie une auréole de lumière douce sur le bureau. C'est pour ton bien, me disais-je à demi convaincu, noyé au creux de cette lumière douceuse. Après le cours de chant du samedi après-midi où nous ânonnions avec un entrain à faire rougir un

coureur de cent mètres, un certain « *Beau Danube bleu* », la liberté me sautait au cou grâce à la permission du dimanche. Un jeu d'enfant que de courir vers la gare bourdonnante d'une foule encombrée de colis et cabas se dépêchant après emplettes et affaires conclues à regagner par le dernier train sa ferme, son village ou **Toulouse la grande métropole**. Ces petits voyages ont le goût des aventures extraordinaires...mais déjà, les voyageurs assurent leurs places par petits groupes où conciliabules et confidences se racontent les murmures de la vie. Pour le menu des choses je peux dire que la **vallée de Salat** traversée, **Mercenac** et la ferme de **Nérou** atteintes, je n'ai qu'à redescendre en pente douce vers **Pointis** aux maisons blotties autour de la place et de l'ancienne verrerie à l'heure, où déjà, les cheminées laissent filer une légère fumée bleue en harmonie avec les premières lumières du soir. Un vaste ciel aux couleurs de nuit, une campagne apaisée, des monts énigmatiques, un silence pur, telle est la sensation que j'ai tout en marchant vite sur ce chemin au gravier crissant sous mes pas...Ah ! Le plaisir de passer la porte de la maison mitoyenne avec l'ancien temple. « Dans le temps », ces hameaux ariégeois étaient le berceau de familles huguenotes qui travaillaient le verre six mois par an dans des conditions très précaires, tant sur le plan du travail que sur celui de la commercialisation. Pensez donc ! Faire venir de **Fontainebleau** le sable le plus fin de France par charrois sur des chemins peu sûrs, puis par voie d'eau jusqu'à **Carbonne** !! Que l'histoire est remplie de clichés fanés !

Le rai de lumière sous la porte, le feu de bois dans la cheminée, le rayon doux de la lampe, fondent dans la pénombre poutres, meubles et murs. Tante, lorgnons sur le nez lit la *Dépêche*, Charlie assis près du feu, **Bichet** à ses pieds qui, s'il parlait, pourrait vous raconter ses mésaventures d'ancien vagabond...et puis, maman là, debout, me prenant dans ses bras, retrouvant son fils.

-Va dire bonjour à ton père, il t'attend, tu sais.

Je monte, le cœur battant ne sachant comment lui dire toute ma joie de le revoir et de l'embrasser, là, allongé au fond de son lit, baignant dans une auréole de lumière venant de la lampe à l'abat-jour clair posé sur la table de nuit encombrée de médicaments. La pièce a l'allure d'un sanctuaire où le silence, comme suspendu, invite à des gestes doux

et des pas feutrés. A gauche de la fenêtre donnant sur la chaîne, l'armoire en bois brut des campagnes, au centre une table ronde et ses chaises, là, une cheminée au feu de bois vif et puis...et puis cette odeur de camphre et d'éther...Etrange, très étrange ce monde des malades où la vie ne tient qu'à un fil... où l'espérance est éternelle...la guérison naturelle. Il a fait beau en ces premiers jours d'octobre. La lumière douce d'automne a inondé la pièce et a illuminé l'espérance de vie...et je suis là, penché, gauche, ne sachant que dire, intimidé devant l'autorité du père.

-Dis -moi si tu as fait bon voyage ?

-Oui papa.

-As-tu travaillé cette semaine ?

-Euh !....oui...mais c'est la rentrée !

-Bon...allez, va....dis à maman de m'apporter une bouillotte. J'ai froid aux pieds.

-Oui papa j'y vais.

Que reste-t-il de ces rares contacts que j'ai eus avec lui ? Des souvenirs fugaces qui, comme l'odeur des parfums s'évanouissent rien qu'en y pensant. L'automne s'en est allé. L'hiver est venu. On a refermé la fenêtre. La neige, silencieuse est tombée toute la nuit. Le paysage, sculpté d'ombres par un jeune soleil tout fou vous ravit.

-Dis maman, pourquoi c'est si beau ?

-Tu sais, rien n'est plus beau que l'œuvre de Dieu...

Ce matin, le vieux **Rozès** n'a pas mené ses moutons au pré. Seule, une pie est venue poser délicatement ses pattes sur un piquet de clôture. A la sortie de l'hiver ou la terre se vêt d'un léger duvet printanier, rien n'est plus agréable sous un ciel changeant que d'écouter le pépiement des oiseaux. Tout dit tout. Le chuintement du vent sous la porte, le volet qui claque, la fumée rabattue, le froid silence du matin qui s'ajoute à l'eau glacée de la rigole qui court dans le pré...et puis...et puis soudain la déchirure des nuages, l'éclaircie, la vie retrouvée, le printemps à l'affût, la bûche dans l'âtre et minet ronronnant. De ces silences, agréables en soi d'en ressentir les bienfaits, tandis que le sécateur émonde les taillis, qu'un chien aboie et que le vieux **Rozès** mène

ses bêtes au pré. Déjà juillet aux journées chaudes, dorées, lumineuses. La nature éclate de partout. Les bois et les taillis fourmillent de petites bêtes affairées à des occupations que seul l'été permet, tandis que Bichet rêve que la chienne de madame **Feuillerat** la cafetière -tabac de la place lui fera un brin de causette aujourd'hui...Madame Feuillerat?...Une institution dans le hameau tout comme l'école à la classe unique. Madame Feuillerat, la brave femme. Forte paysanne, âme de cette maison que rien ne différencie des autres avec sa treille courant le long du mur, si ce n'est une plaque réclame « *Apéritif Lilet* » toute rouillée qui pare sa porte d'entrée qui dessert, par un couloir central, deux pièces. Celle de gauche, rustiquement aménagée en salle de noces et banquets, l'autre, la cuisine à la grande cheminée de campagne et à la longue table calée entre deux bancs. Là, viennent se désaltérer autour d'un pastis bien frais les habitués qui, entre deux fenaisons ou labours, aiment à bavarder un instant tout en demandant un paquet de gris qu'ils mettent dans leur poche avec des gestes lents qui marquent l'instant, tandis que tintent, sur la table, les pièces « *d'or* », fruit de leur travail.

Juillet. La batteuse, allant de fermes en coteaux nous berce de son bruit modulé, avalant et rejetant les javelles, tout cela enveloppé d'un nuage de poussière qui nous dit que l'on dépique, là-bas, chez **Eschaich** dit le vieux **Rozès**, appuyé sur son aiguillon, gardant les brebis près de la source de **Nérou** où l'on vient, le soir « *à la fraîche* » puiser une eau glacée. C'est alors que madame **Feuillerat** fait merveille. Sur la place, à l'ombre et le long de l'ancienne verrerie transformée en grange, où l'on peut voir encore des fours qui servaient aux compagnons souffleurs à façonner leurs pièces au-dessous du feu à l'aide d'une canne, est dressé une longue table drapée de blanc où les hommes viendront s'asseoir tout encore enrobés de fatigue de paille et de poussière. Au pied de la table, le petit vin du pays dans les bonbonnes de gros verre. « *Té, les voilà ! Allez, venez...* » Et de s'asseoir dans un brouhaha bon enfant...et servez vous l'apéritif ! Pendant que pâtés et cochonnailles s'amoncellent sur la table, **Janot**, vieux célibataire aux tempes grisonnantes et pas très causant, déplie lentement son couteau à cran d'arrêt, prend la miche de pain croustillante et dorée et la consacre d'une croix latine tracée religieusement avant que l'on ose y toucher.

Le pain qui est le fruit de leur travail est pour eux, le reflet de Dieu sur la terre dont ils se sentent les héritiers. L'imperceptible instant de silence accompagnant ce signe s'estompe déjà... Femmes respectables, aux habits sans âge, les cheveux gris coquettement bouffants surmontés d'un chignon... et l'accent chantant aussi rocailleux que les galets du Salat, elles vont, elles veillent. La chaleur monte. L'ombre se fait rare. Les maisons font la sieste. Il est midi. Oh! Oui, ça va, il y a animation au hameau. C'est fête !

Fernand, le cantonnier et sa Marie de femme, l'instituteur de **Betchat**, monsieur **de Robert** qui a la maison ici et même le facteur de **Mercenac** sont là à honorer l'évènement. La cuisine embaume dès que l'on y pénètre. Dans la cheminée, un cochon de lait embroché ruisselle de graisse qui, goutte à goutte tombant sur les braises rougeoyantes, irradie le foyer de flammèches pétantes très fugaces, aussi brillantes qu'un éclat de verre. Notre cuisinière vint voir et ajouta : vaille ! Un murmure d'approbation complimente la maîtresse de maison à la vue de cette bête rôtie à point, qui, dans la lumière de midi a l'air d'une pièce d'or facilement assimilable à un joyau de musée d'une extrême importance. Allez **Janot**, découpe ! Pendant ce temps, sauces et légumes prennent place sur la nappe blanche. Le bruit se fait plus léger. Tout le monde est à besogne autour des os de ce bel animal. On se régale et madame Feuillerat, de son pas un peu bancal, elle boitille légèrement... renouvelle les bonbonnes de vin du pays.

- Allez... Ça va pense-t-elle.

- Dis Fernand, n'oublie pas de venir débroussailler le chemin de par chez moi lui dit René.

- Et donne-moi le temps il faut que j'aille voir du côté de **Bernadat** où il me faut boucher « les nids de poules » des chemins et curer les rigoles.

- Villedieu !...il est fameux ce petit vin !

- il est pas mal...n'oublie pas !

- ça va, j'irai.

- bon.

Les conciliabules vont et viennent. On s'interpelle. On se dit que... Le soleil, déjà, haut, s'incline doucement vers l'ouest. Au milieu des rires, voici que notre cordon bleu nous vient les bras chargés de bouteilles aux contenus dorés.

-Tiens **Janot**, une petite anisette, ton pêché mignon ! Et vous autres une prune ? Vous, les hommes, servez-vous...je vous fais le café .Un armagnac, monsieur l'instituteur ? Je vous vois bavarder, vous devez avoir soif ?

-Dites, entre nous, la situation, comment vous la voyez dit René sur un ton de confiance. Monsieur l'instituteur hocha la tête et leva les bras en signe d'impuissance.

- Que dire, pourvu que nous n'ayons pas la guerre.

- Coquine de Dious ! dit René tout bas qui a entendu, sort de sa poche un paquet de gris, se roule une cigarette, la façonne avec ses doigts, la passe sur sa langue en frôlant ses fines moustaches, en écrase les deux bouts, la porte à ses lèvres, et, toujours muet et absorbé, l'allume avec plaisir en aspire goulûment la fumée que ses poumons, dans un bruit de forge, rejettent pour se perdre en volutes bleues...Il ne dit toujours rien. Il est heureux.

- Oh ! Forgeron, il faut que tu me ferre la « jolie ».

- Si tu veux, **Janot**.

- Et toi mécréant de facteur qui me pique mes champignons quand tu fais ta tournée lui dit Pierrot. Des cèpes comme ça, oui comme ça monsieur !

- Vous ne seriez pas de Marseille ? Mais d'abord monsieur je ne vous connais pas, qui êtes vous donc ?

- De passage. Je vais assister une grande tante du côté de Conflan...

- Conflan... Conflan.je ne vois pas, c'est pas ici.

- Tenez voici l'adresse.

- Ah ! **Conflans**. C'est joli par-là et rude en hiver, mais...pourquoi vous vous êtes arrêté ici, dans ce hameau perdu ?

- Le hasard du chemin ! C'est un mariage que vous fêtez ?

- Un mariage !...non, non on dépique.

- Dépique !!!?

- Oui, on bat le blé si vous voulez. C'est l'occasion de se réunir autour d'une bonne table. Tenez, goûtez-moi ça, un armagnac de 1925.

- En effet, il est fameux !... mais permettez-moi de prendre congé, la route est encore longue, au revoir. Il disparut, un léger bruit de moteur, puis plus rien.

- Dis facteur, tu l'as reçue ma pension ?

- Eh non, mais en attendant, je te pique tes champignons ! N'en crois rien, va ! Il y en a assez le long des chemins. T'as vu le parisien. Un mariage ? Y sont bizarres tout de même... un mariage !

Tout pensif qu'il était il se paya un café bien arrosé qui le rendit totalement heureux. Un mariage...et, dans un demi-sourire entendu, il se dit qu'il faudrait peut être descendre le courrier avant la nuit !

Septembre arrive.

Comme à l'ordinaire le hameau vaque à ses occupations. Des traces de fumier sur les chemins. On fume la terre avant les labours, des touffes d'herbes répandues, on rentre le regain, des bouses de ci de là. Le bétail va au champ. C'est bien. Rien à redire en cette fin de jour où les lumières une à une s'allument...où la veillée commence. Où le Bon Dieu, là – haut, dans ses étoiles est content. Oui, mais pressentait-il que ce soir là à l'heure du coucher, revêtus de nos longues chemises blanches à liseré rouge qui nous font fantômes dans la pénombre de la chambre, nous serions surpris par une étrange lueur embrasant la haute fenêtre se découpant sur la nuit claire. Intrigués et curieux, vite levés, nos museaux collés aux vitres...

- Oh ! Dis, un incendie à **Nérrou** !

Nous étions là, fascinés par ces flammes dantesques à nos yeux, montant vers le ciel avec un appétit féroce dans de vives contorsions sous la lumière muette et froide de la pleine lune. Une grange sans doute. On irait voir ça, demain. Je souffle la bougie. Au plafond une sarabande d'ombres grises et roses dansent.

Dès le matin, on file, accompagné du forgeron et du vieux **Rozès**. On ne savait plus si le tocsin avait sonné. **Bichet**, le poil ras sur les os, une patte un peu folle à cause d'un maître jadis indélicat nous suit. Bien avant que nous arrivions devant cette mesure aux briques de terre, à demi-écroulée au milieu d'un cratère noirâtre où poutres et pailles jonchent le sol, il s'arrête net, ne sachant s'il fallait, d'une patte pendante, avancer dans ce magma encore tiède.

Tous sont là. C'est la désolation, la consternation, l'irréparable. En silence on évalue les pertes et l'on se dit qu'il faudra trimer le long des champs, des haies et des bois pour effacer cette œuvre du diable. La journée se fait chaude, les oiseaux piaillent et la montagne est belle.

Depuis les accords de Munich, l'homme à la voix rauque se conduit en maître. On sait l'annexion de l'Autriche et celle des Sudètes...et puis, derrière cette montagne si belle sous son voile de velours, on entend, parfois tonner en **Val d'Aran**, le canon de cette guerre d'Espagne qui n'en finit pas. Tout cela vous a un air sinistre où silences et poudres, anges et démons...Ceci m'apparaissait comme une sorte de jeu ou je voyais quelques appréhensions aussi fugitives qu'un regard... et ce monde inconnu sans doute barbare, je l'ai ressenti en classe de « sciences- Nat » comme un coup de poing en plein figure, dès la sixième, au collège de la sous Préfecture où monsieur le Directeur jouait de son stylo à plume or...

Quel fut le parcours de notre prof, monsieur **Poly** « gueule cassée » de 14- 18, je ne saurais le dire. Les barbares que nous étions s'en donnaient à cœur joie sur cet homme qui avait subi le calvaire des héros : manchot, demi-sourd, la figure ravagée par les balles, le crâne recouvert d'une plaque d'argent aux vis apparentes. Plus il était bon, plus nous étions impossibles et les sciences de la terre nous sont restées rébus !

Tout semble accompli. Les Européens baissent pavillon devant l'expansionnisme allemand soutenu par Rome et laissent sombrer Madrid et Lisbonne dans une politique autoritaire.

Octobre

La vie continue malgré tout jusqu'au jour où papa fit demander son médecin, qui, l'auscultant lui dit tout à coup.

Mon cher, savez vous que vous êtes un Goth.

- *Un Goth ?*

- *Oui, à la plantation de vos cheveux.*

- *Une de ces tribus de Francs ou Burgondes ? Ajoutez-y les Celtes, les Huns, les Vikings, ces pillards du Nord.*

- *C'est étonnant. Vous êtes sûr ?*

- *Nous remontons tous à Adam à travers le filtre de ces hordes barbares vous comme moi. Alors !*

Déjà, la nuit tombe. La chambre s'auréole d'une lumière douce tandis que les monts s'estompent sous un ciel d'un bleu sombre à peine teinté des couleurs lumineuses du Sud. Maman pensive légèrement penchée à la fenêtre, écoute le silence qui a dans sa fragilité, comme un sens surnaturel qui fait que tous bruits ont la force d'une apocalypse indéfinie et secrète.

Sommes-nous descendants de ces tribus de francs orientaux de l'est du Rhin ? Je ne sais. Mais quel plaisir ai-je eu le jour où je découvris **Frisbourg-en Brisgau** à l'est du Rhin où je me sentais déjà « chez moi » ! Serions-nous des immigrés francisés, si bien assimilés qu'il nous serait impensable de nous départir de l'histoire de France, des Gaulois à Charles de Gaulle ?!

Si mon entendement s'essaie à la compréhension des savantes classes, du latin à l'anglais, de la musique au dessin, mes pensées aussi ténues soit-elles, vont vers cette chambre où il lutte entouré des siens... et chaque samedi soir, de plus en plus hésitant, je monte cet escalier et pousse la porte, maman veillant auprès du lit.

- *Avance petit.*

Un pas, deux... ça y est, je suis là. Je me penche sans rien dire. J'embrasse son front. Je remarque son visage maigre et blanc avec ses beaux cheveux et ses yeux toujours étonnés d'un étonnement profond et tragique. Je ne dis rien... Je n'ose. J'ai eu une bonne note en espagnol et en français Je n'ose lui dire le zéro en math. Je veux lui faire plaisir et il fut content. Le souvenir de ces instants n'est fait que de furtifs regards et de brefs dialogues... mais l'idée que la mémoire conserve est toujours là, présente, vivante, éternelle.



Eugène et Charles de Verbizier Latreyte.
Devant la maison familiale.

Déjà le mi-octobre

Ce soir là, revenant du collège, je fus surpris dans la montée de **Mercenac**, à une demi lieue de **Pointis**, par la nuit. La peur me prit. D'un pas vif j'avance sans me retourner. Mon imagination vagabonde et a en mémoire les soirées passées autour de l'âtre, où, les histoires vécues, plus sinistres les unes que les autres ont presque toujours pour cadre ces chemins de nuit où l'ombre efface tout, même le crime. Et si un cheminéau armé d'un couteau m'épiait caché derrière un buisson ?

J'avance. J'ai froid, j'ai chaud, je ne sais... mais j'avance. Ma seule compagne est cette route blanche qui serpente dans l'ombre. Peu à peu les fourrés et les arbres se font plus serrés. J'arrive à l'endroit le plus noir, celui où le chemin, dans un tournant brusque, s'évanouit dans une nuit profonde, lourde de chuchotements mystérieux avant de gagner, d'un dernier sursaut le haut du plateau au ciel dégagé. Un oiseau me frôle; je frissonne. On m'a entendu ! Quelqu'un me suit !... Pas une ferme avant **Nérou** Ah ! Voilà la ferme et enfin **Pointis** !

Je pousse la porte. Arrivant dans la pièce commune je compris que la consternation et l'inquiétude sont plus grandes que jamais.

-Ton père se repose, il sommeille un peu. Tu le verras demain, il sera content de te voir. Tiens, va nous chercher le lait chez le forgeron. Prends la casserole et n'en renverse pas de trop ! La maison jouxte un ancien temple abandonné, aux hautes fenêtres de style roman perçant un mur gris qui, noyé dans le soir, fait penser à une prison. De ces ouvertures éventrées donnant sur un intérieur plus noir qu'un four pendent des lambeaux de toile qui claquent en modulant des sifflements aigus au moindre souffle de vent. C'est à réveiller un mort ! Et il aurait eu peur ! A l'aller, je me raisonne, j'active le pas et ma casserole est vide. Au retour, après avoir traversé la place, le long des murs de maisons centenaires, je sens ma main trembler, mes pas, plus lents, hésiter, mon lait s'agiter. A l'approche de ce mur maudit s'opère en moi une espèce de dédoublement où seule la mécanique de mes membres va. Je ne veux ni voir ni entendre le vent et les chauves-souris faire bon ménage avec le diable détronant Dieu. ! J'arrive enfin et tournant le bouton de la porte, je sens des gouttes le long de mes jambes.

- Voilà le lait, tante !

- Pose-le sur la table et asseyez-vous pour le souper.

Dans la demi-obscurité de la pièce, nous sommes là, assis, la tête dans nos pensées...perdus dans nos silences, sachant maman là-haut.

Tante jette dans le feu une brassée de petit bois. A la pendule sonnent huit heures donnant un air de vie. Une soupe rustique et fumante nous ramène à la réalité, tout comme **Bichet**, somnolant près de l'âtre qui ouvre les yeux, hume, se dresse sur ses pattes en frétilant de tout son corps et vient laper l'assiette que tante lui avance.

Ce matin c'est Dimanche.

La campagne se repose, la rosée de la nuit s'éternise, les montagnes s'embrument frileusement, le soleil pâle et rougeâtre a du mal à se lever comme ankylosé, les feuilles s'encanailent d'or et tombent sans bruit. Le bétail rumine à l'étable et le paysan ranime le feu dans

la pénombre d'une longue journée d'automne.

Tôt réveillés on se faufile de l'escalier à la cuisine ou Tante, près du feu, drapée de noir, repliée dans ses pensées...attend.

- Dis, viens, on va voir s'il y a des champignons.

A peine dehors, ce fut comme une délivrance. Pauvre Papa. Et l'on court vers le pré aux coulemelles qui descend vers le ruisseau. Nos sabots font merveille au milieu de cette rosée qui blanchit délicatement l'herbe où l'ombre des fourrés joue avec le soleil levant.

- Regarde...un trémoulet...et des champignons des prés... il y en a ...allez... on ramasse !

Nous voici à fureter, chercher, dénicher.....c'est bon...on dirait des cèpes. Tout à notre cueillette, nous ne voyons ni entendons les signes et les appels que maman nous fait du haut du pré, jusqu'au moment où mon frère, levant la tête, l'aperçoit.

- Viens, maman nous attend.

Fiers comme personne, nous étalons sur la table notre récolte odorante et luisante de rosée en imaginant, déjà, une belle poêlée...mais le silence...

- Venez mes enfants voir votre père. Ne le fatiguez surtout pas.

En chaussons, nos sabots au pied de l'escalier, on se mit à monter les marches comme si nous allions à l'échafaud, écoutant le bois craquer, découvrant cette marche plus usée donnant sur le palier à mi-étage où traîne un balai dressé contre le mur. Nous voici à la porte légèrement entrebâillée que Charlie pousse doucement...tout en jetant un léger coup d'œil.

Ah ! Mes enfants...approchez, dit-il dans un souffle.

L'instant est cruel. Papa, aux grands yeux fiévreux, nous regarde intensément comme s'il voulait emporter l'image de ses fils au-delà de la vie. Mon frère s'arrête net au milieu de la chambre sans pouvoir avancer, les bras le long du corps comme inertes. Surpris, je bute légèrement sur lui et arrive près du lit,

embrassant un visage pâle au long regard disant : pourquoi ?

La T-S-F est allumée. Papa écoute le sermon du dimanche en sourdine, si bas, que l'on a l'impression qu'il est déjà en conversation avec Dieu. Il me fit signe d'éteindre.

Nous étions là, la gorge nouée, incapables d'émettre une idée quand maman entre doucement.

- *Embrassez... votre père et descendez en silence.*



Samuel de Verbizier Latreyte.
Agent des Colonies.

En cette dernière semaine de cours une surprise m'attend en classe de latin en présence de monsieur l'inspecteur d'académie que notre professeur à la tête d'artiste reçut cordialement.

- *Vous... et il me désigne.*

- *Moi, dis-je involontairement...*

- *Oui, vous. Prenez page 17, lisez et traduisez.*

Bon, me dis-je en moi-même, allons-y ! Je lus sur un ton hésitant sans doute, mais je lus. Prudent j'allais lentement. La traduction ? Facile, mais... voilà que monsieur l'inspecteur se mit, dans un torrent de mots, à nous faire un de ces cours dont on se rappelle à cent ans passés ! Nous restions bouche bée.

Il se tut. Timidement j'enchaîne ayant d'instinct une peur bleue des temps morts. Ayant traduit correctement, je levai mon nez vers monsieur l'inspecteur, attendant qu'il prît le relais, ce qu'il fit avec une joie non dissimulée...et nous restions muets de tant de savoir. J'étais rasséréiné un instant car la suite, je n'en savais rien !

Il parlait, parlait... puis plus rien. Le temps mort ! mais non ! A peine avait-il terminé que notre professeur à la tête d'artiste se mit en conversation savante avec monsieur l'inspecteur. Le savoir, me disais-je ravi !...et la cloche tinta.

Voici la **Toussaint**, secrète, intuitive, silencieuse, recueillie.

Je me vois déjà avançant à tâtons, guidé par le rai de lumière filtrant sous la porte de la cuisine. J'entre. J'ai froid. Le cartable est lourd. Charlie, revenu de l'école du hameau est assis près du feu avec **Bichet** à ses pieds. J'embrasse Tante, mon frère, une caresse au chien et me blottis près de l'âtre.

- *Venez à table. Le grand père Rozès a apporté le lait...demain matin les postes viennent installer la téléphone...Allez, venez et vous irez vite au lit.*

Engourdi par la chaleur et le bien-être près de ce feu de sarments, je n'avais nulle envie de bouger, j'étais si bien !

- *Tenez, prenez la lampe à pétrole et mettez-la sur la table, l'ampoule électrique est morte, et l'épicier ne passe que lundi. C'est « l'épargne » dit Charlie... et regarde la lumière sur la table. Elle bouge !*

- *Oui, c'est la flamme qui remue, on dirait une lumière dorée !*

- *C'est peut-être de l'or !*

- *Mais non, allez mange ...j'ai faim, pas toi ?*

Un bruit dans l'escalier, maman descend. La porte s'ouvre. Au seuil de la pièce, elle nous regarde longuement, s'approche et vient nous embrasser sur les cheveux, nous serrant la tête contre elle, l'air de dire : Vous êtes à moi mes enfants... Je ne sais que faire, les médecins sont impuissants.

Mon frère, machinalement, prend une pomme, je l'imite et, dans la faible lumière où des visages anxieux ont la fixité de masques de théâtre, craquent les fruits sous nos dents que le feu de sarments accompagne de ses étincelles d'artifice.

Le jour pointe. L'aube se lève. Les monts apparaissent. Là-bas, du côté de l'orient où le ciel s'empourpre de teintes roses, délicates, éclairées par un soleil automnal que l'on devine derrière l'horizon. A la fenêtre, dans ma longue chemise blanche, je me mis à rêver.

Une porte grince sur ses gonds. La maison s'éveille. Charlie, fantôme tout blanc, assis sur le lit. Oh ! J'ai froid...

- Lève- toi on va s'habiller et descendre...fais pas de bruit.

En bas, la cuisine est dans une demi-obscurité. J'ouvre les volets. **Bichet** sort de sa niche, jappe un bonjour, content de nous voir et va gratter à la porte du jardin que je lui ouvre en lui disant de ne pas faire de bruit. Il comprit. Il sait les moments d'angoisse que les maîtres vivent et, sait, dans la reconnaissance de l'avoir recueilli se fondre et même compatir au malheur. Couché près des cendres éteintes du foyer, il nous regarde, confiant et heureux de nous aider de son bon regard de chien.

Tante pousse la porte. Tout est calme à l'étage. L'on ne perçoit pas le drame, les minutes si longues d'angoisses, les espoirs déçus, les révoltes intérieures...Pourquoi ?

- Il n'y a plus rien, plus d'espérance dit maman. Tante ne dit rien, résignée.

Désœuvrés devant tant de tristesse, nous sortons nous asseoir sur le banc de pierre adossé à la maison, bordant la route. Nous sommes là, muets, quand Charlie me dit avec son esprit de synthèse qui, déjà, va au fond des choses...-

- C'est quoi, la mort ?

- Je ne sais pas.

Tante apparut.

- Allez venez déjeuner avant que les employés du téléphone arrivent.

Un bruit de moteur se fait entendre. Relevant instinctivement la tête nous voyons arriver la camionnette. Tiens, c'est papa qui va être content ! Déjà, une échelle dressée contre le mur et un technicien en cote bleue, perché en équilibre sur le plus haut barreau, fixe au mur une sorte de patère pour y tenir un fil qui, passant en haut de la porte, ira courir le long de l'escalier pour atteindre le poste que l'on vient d'installer sur un guéridon au palier du premier étage. Tout alla très vite. Les premiers essais aux balbutiements hésitants grésillèrent sur le poste tout neuf !

La porte de la chambre s'entrouvre. Maman au visage exténué, demande si cela marche.

- Oui, lui fut-il répondu.

A ce moment précis, un bruit inhabituel rompt le silence de la chambre. Elle se retourne vivement, reste, figée, une seconde et se précipite vers le lit où papa viens de rendre le dernier soupir, sa jolie tête aux cheveux bouclés poivre et sel a pris le masque mystérieux de l'éternité. Nous restons tous saisis et surpris.

Les techniciens se retirent discrètement. Nous descendons sans bruit, tête basse, tandis que là-haut la porte se referme doucement.

Adossé à la porte du jardin, je me mis à pleurer.

C'est quoi la mort?...

J'avais la réponse. Un beau visage délivré des tourments de la vie.

Ce fut une journée lugubre. Nos âmes étaient en deuil. Les femmes du hameau vinrent apporter leur aide...ombres fugitives.

Le téléphone est muet. Personne ne sait que nous possédons cette nouveauté...parler à distance au long d'un fil qui court de poteau en poteau en bordure de route.

Vers midi, le facteur remit à Tante tout un courrier de lettres aux enveloppes teintées de bleu, de rose, de vert jade ou tout simplement blanches avec de jolis timbres venant des Iles...là-bas du côté de l'orient où ses collègues en mission, qui à **Djibouti, Madagascar, Pondichéry**... En retour, elle le charge de tristes télégrammes.

Bon comme le pain, notre facteur, peiné par la mort de Monsieur, nous assure du soin qu'il apportera à sa tâche, lui, que je rencontrais dans la montée de **Nérou**, des champignons enfilés au bout d'une branchette qu'il avait confectionnée avec son couteau à six lames. Vers les cinq heures, à la tombée de la nuit en ce jour si noir, à l'heure où la tristesse du soir enveloppe toute chose, retentit le téléphone.

- *Maman, le téléphone !*

- *Oui, oui.* Elle prit l'écouteur.

*Allo ! Monsieur le Pasteur. Oui, oh ! Merci, mon mari aimait tellement les conversations que vous aviez, avec lui avenue du Maine... Nous vous attendons ...gare de **Prat et Bonrepaux**... Bon ...repaux...oui c'est cela... une voiture vous mènera à **Pointis**. A très bientôt, Monsieur le Pasteur.*

Un long moment, elle se tint immobile dans le froid du couloir, la main sur l'écouteur. Que le bonheur est court, pensa-t-elle, tandis que la porte se referme derrière elle sur cette chambre qui fut bercée de tant d'espairs déçus. Elle ne dormira pas cette nuit. Elle veillera celui qui fut son confident, là, allongé entre des draps blancs, la tête posée sur un oreiller immaculé. Elle lui parlera...te souviens-tu ? Qu'en penses-tu ? Crois-tu que ? Dans un geste de grande détresse, cherchant un réconfort, elle allongea le bras vers la table de nuit, prit la Bible de leur mariage, l'ouvrit au hasard et lut.

« Tu tiens mes paupières ouvertes,

Je suis troublé, je ne puis parler.

Je pense aux jours d'autrefois,

Aux années des temps passés.

Je me souviens de mes Cantiques pendant la nuit,

Je médite en mon cœur... »

Cela lui alla droit au cœur. D'émotions en fatigues elle s'assoupit jusqu'au jour qui l'a surprit au fond du fauteuil, à deux pas du lit, près de la veilleuse qui brûle toute la nuit. Le froid du matin lui fit croiser un peu plus son châle sur sa poitrine, le raisonnement lui revenant, elle comprit que les angoisses, les pourquoi, les espoirs étaient cloués sur ce lit où

il repose. Des larmes silencieuses coulent le long de ses joues. Figée dans son désarroi, elle est là, telle une statue qui garde si bien le secret des âmes. Maman, c'est cela. On pense que. Seule elle sait. Nous ne saurons jamais et nous n'avons jamais su ce que ces formes eurent pour elle de si douloureux.

Deux novembre, jour des morts ! Le destin a parfois de ces fantaisies !

Oh ! Il y a du beau monde... Oh ! Oui, madame du beau monde...des « gens » bien, pas de chez nous, mais bien !

Ah ! Monsieur le Pasteur...Maman dans sa longue robe noire le reçoit comme le Messie, un pâle sourire de reconnaissance sur les lèvres. Ils montent en silence. Elle s'efface à l'entrée de la chambre qui baigne, volets fermés, dans une ombre qui ajoute à l'instant d'émotion le ton d'une image forte. Près du lit, ils échangèrent des pensées de consolation et, se retirant, ils évoquent en mots simples les souvenirs de Paris, au temple, à la fin des services ou lors de soirées passées en bonne compagnie autour d'une tasse de thé à l'heure où la ville s'illumine à la nuit.

La mairie de **Mercenac** dont dépend **Pointis** a bien fait les choses. La tombe creusée attend dans le petit cimetière familial, à l'orée du bois, au bas du champ des **Rozès** que notre cantonnier avait fauché au cœur d'août.

Tout est prêt. Nous pouvons communier tous ensemble. Une dernière fois. Un cousin de la côte beau comme un dieu, à l'image de son cabriolet de première race. **Clémence** toute menue au bras de son fils **Jean**, notre tonton si smart !...Des cousins et amis chers, monsieur le pasteur, notre **Tante Elisabeth** si distinguée, maman, nous deux et la foule qui n'a pas pu entrer. Oh ! Oui, madame, du beau monde, des gens bien, pas de chez nous mais bien !

La trace de l'oubli a laissé le souvenir d'un soupir, d'un silence, d'un sanglot, d'un mot, d'une pensée...

« Je suis la Résurrection et la vie. »

Monsieur le Pasteur retrace en amitié, la courte vie de papa. Maman a des larmes aux yeux. Tante, toute de dignité est résignée et

nous deux partagés entre la tristesse et la curiosité. Ces paroles d'apaisement « *je suis la Vie Eternelle maintenant et à jamais* » nous incitant à ne pas douter de ces ténèbres. Mais déjà, papa...pour l'Eternité !

Monte alors de l'assistance le plus beau des cantiques « *A toi la gloire, ô ressuscité ! A toi la Victoire pour l'Eternité* » qu'elle offre en signe d'affection et de respect. Un court instant chargé d'émotion s'ensuivit, puis le pasteur, du fond de la pièce, à la tête du cercueil de bois vernis posé sur deux chaises près du piano dans ce salon du bas, bénit l'assemblée qui, tête basse, reçut la bénédiction du Père.

-« *Allez en paix, que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit. Amen.* »

S'élève alors le Notre Père...Reste le dernier acte d'adieu. Un observateur eut été intrigué devant ce cercueil ballotté par quatre hommes suivi d'une petite foule de fidèles cahotant sur ce champ pentu et bosselé. Il eut été encore plus surpris devant l'entrée de cet espace champêtre entouré d'arbres et de taillis poussant çà et là au naturel.

Voyant des monticules de terre alignés en forme de tombes nues et anonymes, les ancêtres, « tu es poussière et tu retourneras poussière », il eut dit : comment ? Qu'est-ce ? ...

-Rien, rien, cher observateur, vous avez devant vous les descendants de ceux qui luttèrent pour leur foi, de ceux qui priaient Dieu en lisant La Bible.

Le soir venu, plus de cousin beau comme un dieu, plus de gens pas de chez de nous, plus personne, que **Bichet** errant seul sur la route à la recherche de son maître dans cette nuit de tous les Saints.

Ce soir-là, la maison, portes et volets clos, a la puissance muette d'une forteresse prête à se défendre de je ne sais quel ennemi.

Au matin du troisième jour monsieur **le Pasteur Bertrand** prit congé. Maman l'accompagne jusqu'à la voiture, le remercie encore, attend qu'il soit en haut de la côte avant de lui envoyer un dernier geste d'adieu. Elle est là, toute pathétique dans sa longue robe noire **Bichet** à ses pieds. Un léger vent

la fit frissonner, tête basse. Elle rentre, rejoint Tante près de la cheminée où chauffe, calé dans la braise, un pot de café qui, versé dans deux tasses fut le lien entre la douleur et la vie.

Maman but, c'était chaud, c'était bon.

Eugène de Verbizier Latreyte



Eugène de Verbigier Latreyte, Doreur d'art, Paris 5ième

